



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

FEUILLETON "DU CANARD"

LES
CAMPAGNES d'un ROUÉ

PAR AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Il se redressa avec orgueil et se dirigea vers ses bureaux. Clovis entra en se frottant les yeux.

— M. Sébastien Brunel est là qui demande à parler à monsieur, dit-il. Jacques tira sa montre.

— Il n'est pas huit heures, et M. Sébastien Brunel est déjà là ! reprit-il.

— Et même M. l'agent de change me semble fort pressé, poursuivit Clovis.

— Eh bien ! faites entrer. L'agent de change donna une poignée de main au banquier et se tint debout devant la cheminée sans parler.

— Y a-t-il quelque chose au *Moniteur*, ce matin ? demanda Jacques, qui ne comprenait rien à ce silence.

— Non, répondit M. Brunel. — Ah ! alors pourquoi cette visite matinale ?

— Vous ne le savez pas ? — Non. — Votre fils ne vous a donc rien dit ?

— Rien. — Ma foi, tant pis ; il m'avait demandé trois jours, je les lui ai donnés ; il s'est tu, je parlerai.

M. Sébastien Brunel tira à lui un fauteuil et s'assit. — Serait ce le grain de sable ? pensa Jacques.

— Ma charge est solide, reprit M. Sébastien Brunel ; mais enfin un million ne sort pas d'une caisse sans y faire un trou.

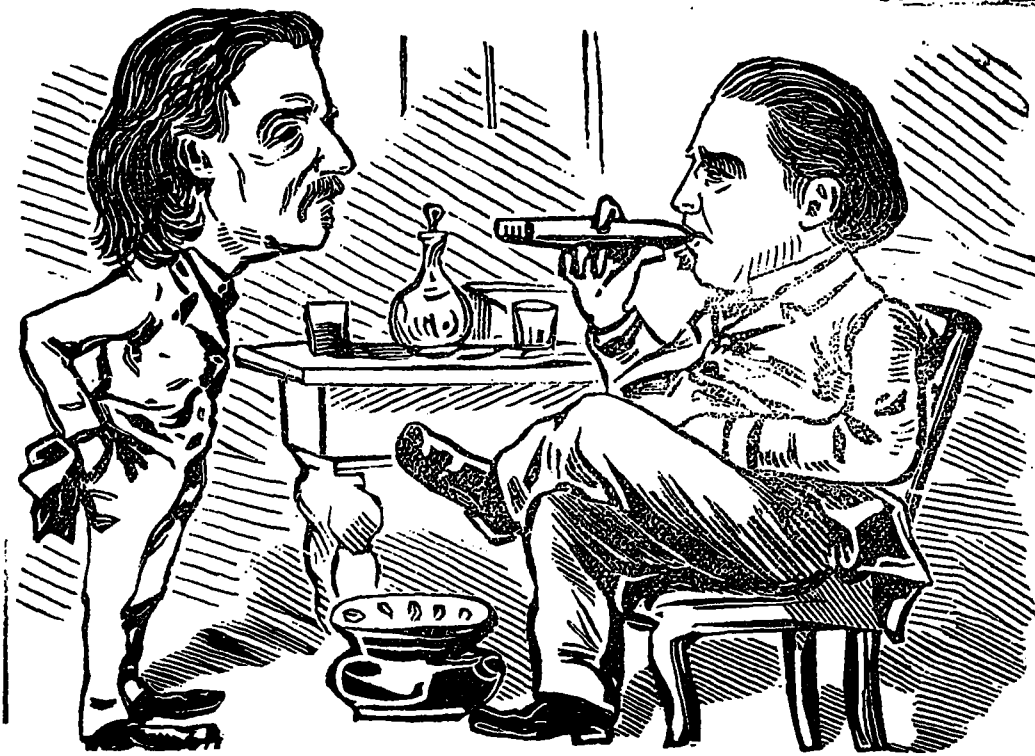
— C'est vrai. — Or, ce million, votre fils Auguste me le doit.

— Auguste ? s'écria Jacques, qui sauta sur ses pieds. — Oui.

Jacques Bernard s'appuya contre la cheminée ; il venait de pâlir. — Ah ! le grain de sable ! le grain de sable ! murmura-t-il.

M. Sébastien Brunel, qui l'avait observé, se leva. — Mais rassurez-vous ; il ne s'agit que d'un million ! reprit-il.

— J'entends bien... un million !... Mais enfin, comment l'a-t-il perdu, ce million ? où ? quand ? Pourquoi vous le doit-il ?



L'ACCORD CHAPLEAU LANGEVIN.

MM. Chapleau et Langevin se sont raccordés pour faire plaisir à Sir John et les pendards sont dans la jubilation. Mais c'est toujours la vieille histoire. Langevin tire la touche et Chapleau crache. C'est comme ça que ça s'arrange.

L'agent de change prit dans sa poche un portefeuille... et en tira huit ou dix feuilles de papier qu'il présenta au banquier.

— Voilà le bilan des différentes opérations que j'ai exécutées pour le compte et d'après les ordres de votre fils, les bordereaux mensuels y sont joints. Je dois reconnaître qu'il a presque constamment perdu. La chance n'était pas pour lui. Dans les commencements, j'ai cru qu'il opérait pour la maison. Quand il s'est agi de payer, il m'a demandé du temps : je me suis souvenu de ce que je vous devais, et je lui ai accordé tout ce qu'il désirait. Auguste a continué. Je ne puis cependant pas éternellement me laisser tondre la laine sur le dos, sous prétexte qu'autrefois vous avez pensé que j'étais bon à quelque chose ; la ruine serait au bout. Quand j'ai vu un chiffre assez rondetlet s'alléger, j'ai résolu de m'adresser à vous. J'ai prévenu votre fils régulièrement et me voilà.

Tandis que M. Sébastien Brunel parlait, Jacques Bernard examinait

les bordereaux qu'il avait sous les yeux. Jamais opérations de bourse n'avaient été plus mal conçues et plus déplorablement conduites. Aucun sens, aucun flair des affaires. Un écuyer livré à ses seules inspirations aurait spéculé avec plus de circonspection. En toutes circonstances Auguste avait fait le pire. Les meilleures valeurs étaient celles qu'il vendait de préférence, les plus détestables celles qu'il achetait. — Ce n'est pas même de l'aveuglement, c'est de la stupidité ! murmura Jacques.

— Les chiffres vous paraissent-ils exacts ? demanda M. Sébastien Brunel sans s'arrêter à cette observation. — Très exacts.

— Nous disons donc, pour le total, onze cent mille francs et une fraction. Quand voulez-vous que je les envoie toucher à votre caisse ?

Jacques regardait toujours les bordereaux et ne répondait pas. — Il y a des circonstances où une leçon vient à propos ; peut-être avez-vous le droit d'en infliger une à Au-

guste. — Une leçon ? répéta Jacques qui réfléchissait toujours.

— Vous plairait-il, par exemple, que je fasse assigner votre fils au tribunal de commerce ? reprit l'agent de change.

— Non pas ! s'écria Jacques vivement.

— Alors, indiquez moi votre heure. — Présentez vous demain à la caisse... les ordres seront donnés. Aujourd'hui, je veux causer avec Auguste.

— Oh ! si vous voulez deux ou trois jours... je suis rond en affaires.

— C'est inutile... vingt-quatre heures suffiront.

— A demain donc. M. Sébastien Brunel serra ses papiers, tendit la main à Jacques et sortit.

— Hum ! dit l'agent de change quand il fut dans la cour, Jacques demande un délai pour payer... c'est singulier. Par hasard, serait-il embarrassé ?... Il réfléchit un instant, puis se frot-

tant les mains :

— Ma foi, dit-il, je lui ai offert trois jours... j'ai donc fait mon devoir... et on ne m'accusera pas d'être un ingrat... Maintenant, s'il hésite, je lancerai l'assignation.

Et M. Sébastien Brunel, pareil à l'homme juste sauta dans son coupé. Jacques venait de faire prier Auguste de descendre dans son cabinet. Un moment après Auguste parut en habit de cheval, une légère canne à la main.

— Est-ce pressé ? dit-il d'un ton dégagé ; si vous avez le temps d'attendre, laissez-moi courir à Madrid... j'ai un pari à vider. Ce soir nous causerons.

— Clovis, dit Jacques, fermez la porte, et si l'on me demande, répondez que je n'y suis pour personne.

— J'ai vu Sébastien Brunel, reprit Jacques brusquement.

Auguste pâlit. — Ah ! dit-il d'une voix étranglée, il vous a parlé !

— Les bordereaux sont là. Oh ! c'est un homme qui a de l'ordre ! Il m'a tout laissé ; il m'a offert deux ou trois jours pour payer... sa reconnaissance a bonne mémoire. Mais plus j'examine les pièces qui sont là sous mes yeux, moins j'y comprends quelque chose.

Auguste prit machinalement les bordereaux de M. Sébastien Brunel et les parcourut du regard sans répondre.

— Tu étais donc frappé de folie quand tu as perdu ce million ? poursuivit Jacques.

— J'ai agi d'après les conseils de sir William, répondit Auguste en balbutiant.

— Sir William ?... Un esprit si clair ?... Ah ! c'est impossible !

Il y eut un silence. Auguste battait ses bottes de sa canne. Jacques écrivait des chiffres sur un morceau de papier. Une idée lui traversa subitement l'esprit.

— Est-ce tout ? reprit-il. Auguste se troubla.

— Voyons, parle ! s'écria Jacques. — Eh bien ! non, répondit Auguste je dois encore différentes petites sommes pour lesquelles j'ai obtenu du temps ; les unes proviennent de paris perdus... ce sont des dettes de courses ou de jeu... les autres ont pour cause première des opérations de bourse.

— Encore ! Auguste baissa la tête.

— Résumons-nous, poursuivit Jacques à qui l'attitude de son fils faisait pitié, à quel chiffre se monte le total de ces petites dettes ?

— C'est quelque chose comme cinq cent mille francs à peu près.

La poitrine de Jacques se gonfla ; mais, sans se fâcher :